

Bombardement de Lamballe

Extrait des "Mémoires" de Madame René BILLAUD, Combattant volontaire de la Résistance, Croix de guerre 39/45 :

Propos sur le bombardement de la plaque tournante de la gare de Lamballe.

-:-:-:-:-

Le 23 Juillet 1944, un résistant Monsieur Leborgne, Maître d'Ecole à Meslin, m'apporta vers la fin de la matinée, un paquet enveloppé dans un vulgaire papier journal, attaché... au porte-bagages arrière de son vélo, sans se soucier des parachutistes SS, qui campaient dans la maison d'en face.

- Je viens de la part du Commandant "GILLES", me dit-il simplement en me remettant le colis...

Après son départ, je le dépliai avec curiosité.. C'était un parachute de soie blanche.

- Dieu soit loué, par ce don, le Commandant "Gilles", mon mari, me fait comprendre qu'il a reçu un deuxième parachutage, destiné au groupe de Moncontour, qu'il a réussi à sauver en plein midi, au milieu des patrouilles allemandes, à sa recherche également. Lequel parachutage était resté trois jours sur le terrain, à la suite du combat des Salles en Hénon, qui avait presque démantelé complètement ce groupe.

Quant à moi, d'un autre côté, j'attends chaque jour, l'armement promis à son dernier passage, par Monsieur Morin de Dinan, qui a remplacé l'Abbé Barré, après son arrestation.

En l'absence de ma petite famille, je m'applique à découdre l'immense corolle, pour mieux la dissimuler dans mon appartement. C'est une tâche ardue pour mes minces ciseaux de brodeuse.

Le 29 Juillet 1944, un bruit indigne la population et se répand comme une traînée de poudre....

Un petit garçon de sept ans, Francis Minier, a été tué à la sortie de la ville avec deux hommes âgés de 62 et 70 ans, Messieurs Le Gall et Le Goalaet. Ils revenaient des champs, en se pressant, car l'heure du couvre-feu était un peu dépassée.

En effet, les Allemands, traqués par les maquisards, sont de plus en plus inquiets.... et les miliciens et leurs acolytes, gagnés par la peur.. deviennent de plus en plus dangereux.

Un voisin de la Kommandantur a vu de sa fenêtre, ce soir-là, un transfuge des environs, qu'il a pu facilement identifier, y pénétrer en trombe, puis ressortir quelques instants après, revêtu d'une casquette et d'une vareuse allemandes, pour s'engouffrer dans une petite auto avec les tueurs.

Maman et mon fils Ivan, sont allés à l'enterrement de la petite victime.

J'en profite pour aller coucher ma fille Mariannick... elle tombe de sommeil et s'endort de suite, son chien de peluche entre les bras.

Une fois de plus, je redescends le parachute, roulé dans un linge blanc.

A son retour au cimetière, ma mère me parle avec émotion des obsèques...de la nombreuse assistance...des couronnes de fleurs avec rubans tricolores....

Elle a appris quelques détails sur la tragédie, en suivant le convoi.

- Des résistants, appartenant au maquis de Landéhen, auraient été dénoncés dans les parages... les Allemands prévenus sont partis comme des fous..

- " Petit ! planques-toi dans le fossé", auraient eu le temps de lui crier ses deux compagnons, avant de s'écrouler sous les rafales de mitraillettes, mais l'enfant, effrayé, fut poursuivi sans pitié, par ses bourreaux ivres de sang...ils l'achevèrent dans le talus...

- Pauvre enfant, me dit-elle! quel effroi pour lui de voir ces monstres à visages humains agir aussi féroceement.

Maman, habillée, chapeauté, gantée, me propose alors :

- Je vais maintenant pouvoir sortir avec tes enfants! ma petite Guitte!

Je lui réponds que Mariannick s'est endormie et que si je l'éveille en sursaut, elle sera de mauvaise humeur... Mais ma mère insiste... Ne pouvant retourner, librement aux Chèques Postaux de Rennes, où elle travaille depuis la mort de mon père, elle se fait un devoir de promener ses petits-enfants, chaque jour, elle ne saurait s'y dérober.

Pour lui faire plaisir, je monte chercher ma fille, qui se calme dans la perspective de la promenade.

- Cet après-midi, nous allons faire de la marche sur la route de La Malhoure, me dit-elle. Je vais chercher la poussette.

Et je vois un peu après, avec une tendresse mélancolique, disparaître ma petite famille.

Après ce départ, mon regard fixe les choses qui m'entourent, sans y trouver le moindre attrait.. mes mains s'activent cependant, mécaniquement, sur mon patient travail clandestin. C'est à peine si je perçois, au bout d'un moment, des rumeurs d'avions qui ronronnent et se rapprochent...

Serait-ce une deuxième attaque de la voie ferrée ? A peine cette pensée m'a-t-elle effleurée, que le carrousel infernal recommence, rasant les objectifs.. les appareils piquent dans un fracas d'enfer.

Au même moment, la porte de la droquerie que je croyais fermée..s'ouvre, violemment poussée, par une cultivatrice inconnue, toute rouge, suivie du Directeur de la poste tout pâle !... Visiblement, ils sont entrés dans le premier refuge qui s'offrait à eux.

Sous une intense déflagration, j'entraîne mes hôtes forcés, vers l'arrière... toutes les vitres claquent et volent en tous sens derrière nous.. Me remémorant mentalement l'emplacement de mes lourds meubles du premier étage,.. je les attire malgré eux sous celui d'un divan... je me félicite de mon sang froid devant le danger...

Après une légère accalmie, le Directeur de la Poste, veut s'élancer vers la porte ! " Ma femme et ma fille, sont seules," me dit-il, " elles vont avoir peur sans moi !

Mais je le retiens énergiquement, par les basques de son habit noir.

- Si vous sortez en ce moment, vous allez vous faire tuer !

Ma voix est couverte par d'autres craquements terrifiants, la maison paraît comme secouée, sous l'effet d'une tornade.

La brave fermière, s'éloigne des choses de la terre. Je l'entends murmurer ..

- Doux Jésus, pardonnez-nous nos offenses !

Elle nous regarde soudain, et nous supplie de nous joindre à elle... Prions !

Prions ensemble à haute voix..

" Saint Marie, Mère de Dieu ! priez pour nous pauvres pêcheurs ! et nous n'avions pas achevé... et à l'heure de notre mort... qu'une énorme masse métallique vint s'abattre avec violence sous nos yeux et s'enfoncer profondément dans le jardin à deux mètres de la fenêtre.

J'interroge le Directeur de la Poste, qui je le pense, doit être qualifié pour me renseigner.

- C'est une torpille aérienne me dit-il et elle va éclater d'un moment à l'autre. Mais le vacarme s'estompe, leurs objectifs atteints, les bombardiers regagnent leurs bases.

Alors, mes deux hôtes imprévus me quittent brusquement, sans autre formule de politesse et s'échappent à la vitesse du vent.

Restée seule, je me sens étrangement fataliste ... je regarde même la présumée torpille avec indifférence ... la pensée des miens ne m'a pas quittée une seconde.

Ma mère et mes enfants devraient se trouver quelque part, assez loin sur la route de la Malhoure... Mais si, comme pour la précédente attaque aérienne, ils avaient rebroussé chemin et se trouvaient à proximité du pont de chemin de fer pendant l'attaque ?

Tenaillée par cette pensée inquiétante, je cours jeter un regard éperdu sur celui-ci, et me rassure en ne voyant aucune victime sur la voie menant à la Malhoure. Je ferme à clefs mes portes, par instinct, car tout est béant... je me précipite rassurée dans le vestibule me heurtant presque à une énorme masse noire en suspens dans le plafond près du portail.

Madame LEMERCIER m'entendant grimper les escaliers sort timidement.... et me reconnaissant s'exclame :

- Ah, c'est vous Madame BILLAUD ! Je me croyais seule dans la maison ! Je l'ai manqué belle ! Je descendais avec une marmite de bouillon pour le mettre au frais, de saisissement, j'ai failli laisser choir mon pot-au-feu... et je suis remontée quatre à quatre, plus morte que vive... C'est tombé sur la maison n'est-ce-pas ?

Au même instant, nous voyons de la cage des escaliers du deuxième... sortir un nuage de poussière d'un immense trou, laissant voir un étrange engin.

Ce bolide insolite a dû être propulsé sur le toit, crevant tout sur son passage, plafonds, planchers...

J'ouvre la porte de mon appartement avec appréhension, tout est noyé dans une brume opaque, encore tourbillonnante...

Sous la violence de l'énorme projectile, la cloison intérieure, où était adossé il y a quelques minutes à peine le petit lit rose de ma fille, s'est effondrée, celui-ci, tel un catafalque, se dresse intact mais comblé de grosses pierres, briques, morceaux de poutres déchiquetées, projetés avec violence sur cette tendre cible... le trop plein a débordé aux alentours.

Posé délicatement que un monceau de gravats, au pied du petit lit, brille étrangement.... l'effigie du Sacré-Coeur en argent, suspendu à la cloison. Je la ramasse pieusement, sans penser que je détiens peut-être, entre les mains, la carte de visite du céleste messenger.

J'avais imploré en effet un signe du ciel, certains soirs, où j'avais appris de tristes nouvelles.

"Quand le danger deviendra trop grand pour mes enfants, faites-moi signe... faites-moi signe... avais-je murmuré devant le Sacré-Coeur qui préside à notre destin".

N'étais-je pas restée déjà, jusqu'à la limite de mes possibilités humaines pour assurer mes devoirs de résistante et de chef de liaison avec l'état major du secteur ? malgré.... arrestations.... déportations.... extermination...

Pour le moment, encore traumatisée, je ne fais que gémir intérieurement à la pensée que ma petite Mariannick, si vivante, pourrait se trouver écrasée... ensevelie... sous ces affreux décombres...

Cette pensée me donne des ailes pour la revoir bien vivante.

Je referme soigneusement ma porte, et me ruant au dehors, je me heurte cette fois au Chanoine RICHARD qui se presse lui aussi, autant que sa dignité de prélat le lui permet, en direction de son presbytère. Je lui raconte mes émois, ne pensant qu'à la vie de ma fille et non aux dégâts matériels.

- Consignez, consignez, me dit-il, et venez à la cure m'apporter votre rapport.
Puis, je le vois repartir à vive allure, en louvoyant, tel un vaisseau après la tempête.

De mon côté, je repris mon élan interrompu vers la chaussée désertée... Je cours à perdre haleine, sans souci de mes pieds presque nus, au milieu des gravats de toute sorte où prédominent les cailloux et les verres brisés. Je poursuis ma course effrénée et suis récompensée en apercevant, au loin, un petit groupe courant lui-même vers moi. Mon cœur bondit d'allégresse, Maman, Ivan et Mariannick crient leur joie en me reconnaissant...

- Dieu soit loué ! s'exclame ma Mère, tu es vivante ma petite Guite. Nous étions dans une telle angoisse à ton sujet, et elle me conta leur odyssée.

- Nous nous étions installés dans un grand pré, à proximité de Lamballe m'étant trouvée soudain trop fatiguée pour aller plus avant. Quand nous avons vu arriver les appareils volant bas, j'ai dit aux enfants "ce sont des avions anglais, ils rasant eux leurs objectifs, tandis que les forteresses américaines nous bombardaient à Rennes à 8 kilomètres d'altitude, et les dégâts considérables étaient en conséquence.

Quand ils ont piqué sur la voie ferrée, j'ai aplati les enfants sur l'herbe en leur maintenant la tête avec mes deux mains... Ivan me donnait du souci en essayant de relever la sienne à chaque instant. Je n'avais pas vu qu'il avait le nez sur une bouse de vache. Je ne cessais de leur dire "votre petite maman gît sans doute sous les décombres!

Je lui narrai ce qu'il en était et qu'il y avait des torpilles dans le cabinet de toilette et dans le massif bordé d'oeillets blancs.

En revenant vers la ville, une dame, de sa fenêtre, nous apprend que les avions avaient dû s'attaquer à la plaque tournante ?

A notre retour au bercail inhospitalier, quelques curieux ou techniciens vont et viennent dans le corridor, Madame LEMERCIER parle avec animation au milieu d'eux.

C'est vrai, sous le bombardement intensif, la plaque tournante s'est scindée en deux énormes masses qui se sont propulsées par la voie des airs et sont venues simultanément atterrir sur la seule propriété de Madame LEMERCIER, dont j'occupe depuis quatre ans la partie accidentée.

Curieux ce signe qui m'arrive du ciel ? Ne serait-ce pas l'avertissement que j'attendais sans trop y croire ? d'une manière forte bien sûr, mais la résistance à l'ennemi n'a-t-elle pas toujours été très dangereuse pour nous ?

Je monte vivement les escaliers avec ma mère, pressée de lui montrer les dommages subis. J'ouvre la porte de ma salle et me trouve en présence d'une volumineuse personne qui me dit sans le moindre embarras,

- Je suis venue constater les dégâts par moi-même !

Elle a l'air de penser que mon appartement est devenu domaine public ? et ne semble pas gênée de son intrusion.

Je lui demande intriguée, mais comment êtes-vous entrée ?

- Par la brèche des escaliers.

Or, l'imposant météorite obstrue presque par ses dimensions cette petite pièce et de telle façon qu'il est fort dangereux d'essayer d'y pénétrer.

- Vous n'avez pas eu peur de déclancher sous votre poids un nouveau cataclysme, lui dit Maman ?

Je la fis redescendre par les voies ordinaires d'accès, pensant sa curiosité suffisamment satisfaite.

Maman est effrayée comme moi de ce qui aurait pu se produire cet après-midi si le destin nous avait été fatal.

En revanche, elle avise le radar et reste tout étêtement sur le radar. L'empressée de le faire disparaître.

A l'extérieur, le spectacle de la toiture passe inaperçu mais le bruit des événements a certainement couru. L'une de nos relations d'avant l'occupation vient s'enquérir de nos tribulations. En voyant l'aspect lamentable de l'ensemble de mon appartement, elle m'assure :

"Vous ne pouvez sonner à passer la nuit dans ce capitarnam ? La maison sera invivable plusieurs jours... et les bombardements peuvent reprendre... Venez coucher chez nous".

Je n'avais pas encore réfléchi à la triste réalité d'être subitement sans logis, mais évidemment Mamam avait déjà songé et elle accepta avec un empressement reconnaissant.

Et nous allâmes, en effet, passer notre première nuit de sinistrés dans l'amitié créée par nos bêtes compariassants.

Le lendemain matin je n'avais pris encore aucune décision. Des avions sporadiques sillonnaient le ciel... ma mère inactive tourne elle-même en rond... se précipitant à chaque alerte à la recherche de ses petits enfants. Vers 11 heures je reçois enfin l'ordre de quitter Lamalle de l'Etat-Major du secteur.

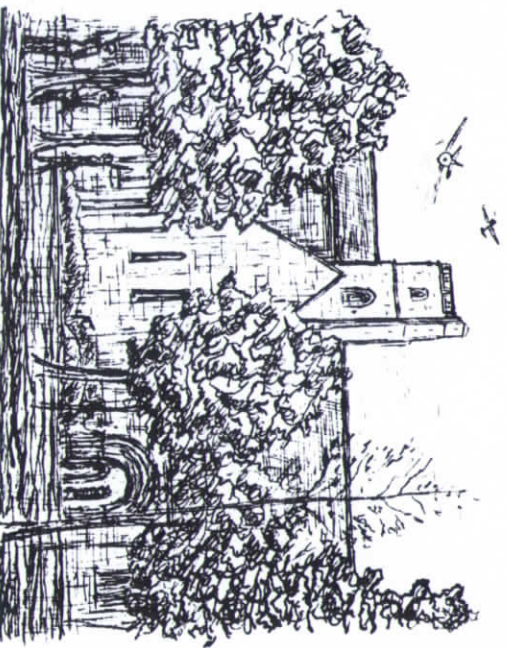
Sur ces entrefaites, Monsieur Gabriel COCHERIL, le dévoué agent de liaison du Commandant GILLES, venant d'apprendre les avatars survenus à la maison, vient obligamment me proposer ses services.

- "Puis-je vous être utile ? Je suis à votre disposition.

J'en suis très touchée et le remercie de sa prévenance à mon égard, je me sens si terriblement seule par moment au milieu de ces épreuves.

J'allais téléphoner à Monsieur CARESMEL qui avait solennellement promis au Commandant GILLES, le 6 juin 1944, de mettre, en cas de danger, l'une de ses camionnettes à ma disposition. Il partait lui-même à l'instant même sa famille à l'aéri aux environs mais à son retour, vers midi, me promet-il, la camionnette sera à votre porte.

Je quittais donc Lamalle avec Mamam et mes deux enfants pour aller me réfugier à "PÈRE" à la ferme de Madame Christine HINGUE, résistante au grand cœur. Jort le mari était prisonnier en Allemagne, et devait y rester jusqu'au 12 août, date où mes logis commencèrent à être ravitaillés, avant froglé les pires représailles d'un ennemi en déroute.



UN SIECLE S'EST ECOULE DEPUIS

DEUX "LAMBALLAIS AU SIEGE DE 1870

Ils étaient deux de la rue du Val, l'un Eugène Petitjean, fils du boulanger (1) et qui devait plus tard succéder à son père, l'autre Isidore Cloteaux, qui s'y établit par la suite comme horloger (2), continuant la tradition de ses ancêtres maternels, le Sébire, fière dynastie d'horlogers "fabricants".

Tous les deux, alors âgés de 24 ans, étaient mobilisés comme fusiliers-marins et assiégés dans la capitale où régnait la famine : pain rationné et exécrable, chevaux, chiens et chats progressivement consommés, le rat lui-même commençait à devenir un gibier rare.

Et voilà qu'un jour, Eugène Petitjean arrive dans le réduit où ils étaient cantonnés avec quelques camarades, brandissant triomphalement une superbe boîte de sardines à l'huile et déclarant :

- "On va se partager ça !".

Enthousiasme général vite déçu à l'ouverture de la boîte : elle contenait six sardines et nos convives étaient sept !!!

Alors Petitjean décida :

- "Cela vous fait une sardine à chacun , laissez-moi seulement la boîte".

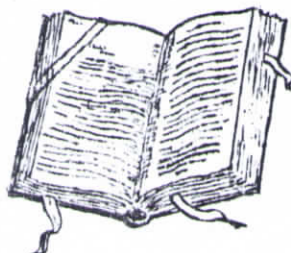
ET, stoïquement il se contenta de tremper son pain noir dans le peu d'huile qu'elle contenait.

Pendant ces sinistres jours du Siège de Paris, la Fraternité des Armes n'était pas un vain mot.

Raconté par Isidore Cloteaux,
Recueilli par Jean Gombault.

(1) actuelle boulangerie Noisel.

(2) aujourd'hui, maison Rouxel, radio-télévision ; un cadran solaire a longtemps subsisté sur la façade.



Maurice Bernard , peintre lamballais

-:-:-:-:-

Des expositions un peu partout, prix et distinctions honorifiques, c'est ainsi que nous apparaît Maurice BERNARD.

Mais essayons de faire un peu plus connaissance, à travers ses toiles, avec un artiste qui porte la Bretagne au-delà des frontières.

" Ma peinture n'est qu'un amour incommensurable de la Nature "

C'est la Nature qui lui fournit ses sujets d'inspiration :

- le ciel : " Sur un ciel gris, je fais une toile. Un ciel m'inspire énormément. Coucher de soleil, ciel gris, chargé, ciel de pluie, tout est là. L'ambiance de la journée, du moment, brume ou soleil de la vie. "

- l'arbre : " Un arbre n'est pas forcément un arbre dans ce que l'on a l'habitude de nommer un arbre. Ce sont des bras qui se tendent, des mains qui essaient d'agripper quelque chose, ce sont des bourgeons qui naissent comme l'enfant s'épanouit, ce sont des feuilles qui apparaissent. Ce peut être le portrait d'un vieux avec des mains décharnées. "

Des ciels vivants, des natures, des végétations, des arbres, des teintes exprimant le calme ou la violence, l'art de Maurice BERNARD, réside dans l'ambiance qui se dégage de l'oeuvre.

Thèmes, couleurs, reflets d'un état d'âme devant la richesse qui est offerte à qui sait ouvrir les yeux sur nos si beaux paysages, l'artiste est toujours en recherche pour graver pour nous un instant qui traduit son besoin de se donner par la peinture dans l'expression de son amour très grand pour la Nature.

Ses toiles reflètent non seulement sa sensibilité, mais aussi son souci de plaire à son public, à ses amis.

" Je me sens une réelle responsabilité vis-à-vis de ceux qui m'ont aimé avant de m'acheter, ou de ceux qui m'ont acheté avant de m'aimer.

Je veux laisser quelque chose derrière moi ! "

LES SAINTS GUÉRISSEURS ET PROTECTEURS DU PAYS DE LAMBALLE

De tous temps, les Celtes accordèrent une grande confiance "aux Saints Guérisseurs", depuis le Druidisme qui institua le culte des eaux, où chaque source eut sa fée ou sa déesse animée d'un principe guérisseur, jusqu'au christianisme qui continua.

Quant à la confiance accordée, par notre peuple, aux saints guérisseurs, c'est une question de foi, c'est-à-dire de grâce et, puisque des médecins célèbres ont enregistré, à Lourdes, de miraculeuses guérisons, pourquoi les Bretons ne jugeraient-ils pas la Vierge, sainte Anne et nos vieux saints capables des mêmes miracles chez eux ?

Les malades atteints du mal Saint-Laurent vont à sa chapelle, en pèlerinage aux Ponts-Neufs, près de Lamballe. Ils jettent des poignées de boue à sa statue, et sont guéris, dit-on, à toutes les parties du visage correspondant à celui du saint, où la boue, en séchant a disparu.

A Saint-Cloud, dans l'église Saint-Jean, de Lamballe, les pèlerins, dont le visage est abîmé par des furoncles ou autres maladies de la peau, jettent des poignées de clous. Saint-Maudez, dans une commune de ce nom, obtient la même guérison.

Pour ses miracles, Saint Amateur est très honoré, à Lamballe. A la procession, qui a lieu chaque année, pendant l'été, les malades à guérir portent un emblème de cire, représentant la partie du corps qui souffre ; celui-ci, une jambe ; celui-là, un bras ; tel autre, une tête. Après la procession, tous ces emblèmes sont accrochés en ex-votos autour de la statue du saint Guérisseur. Un pauvre, à la porte, psalmodie sans fin :

"Apportez vos offrandes

" A la Saint Amateur!"

A Lamballe, encore, au milieu du clair cimetière Saint-Sauveur, une pierre de granit, couverte d'ex-votos, cache les restes d'un saint homme, Monsieur Lécuyer. Elle est le but de nombreux pèlerinages, car Monsieur Lécuyer fait des miracles.

Le jeune vicaire, mort à trente-quatre ans, en 1825, était originaire de Plérin, il fut nommé aumônier à l'hôpital Saint-Yves de Lamballe. Il fut un des plus pieux serviteurs du petit thaumaturge, Saint-Amateur.

Le peuple, devant l'Eglise, a donné au jeune prêtre mille témoignages de sa confiance et de sa gratitude ; il l'a déjà canonisé.

Il est quelquefois bon de prier nos saints bretons avec insistance et même de les secouer un peu, quand ils se font trop durs d'oreille pour exaucer les suppliants.

La Franchon n'y faillit point.

Depuis longtemps, la bonne femme souffrait d'une jambe et ne se traînait qu'avec peine, avec un bâton.



Elle commença une neuvaine à Monsieur Lécuyer, aucune amélioration ne se produisit. Elle en fit une seconde et eut l'idée de lui rendre visite à son tombeau, pour le mieux disposer en sa faveur.

Clopin-clopant, avançant lentement, elle parvint au but de son pèlerinage. Une jeune mère roulait, sur le tombeau du saint, son enfant qui ne pouvait marcher, à cause de ses jambes, molles comme de la laine. Et, chomé par terre, l'enfant marcha.

- Cà ! c'est trop fort ! clama Fanchon. V'là un nouviaou qu'est déjà guéri et maï qu'en suis à ma deuxième neuvaine, vous n'm'écoutez pas !...

- Tiens !... v'là !... et, de colère, elle lança son baton sur le tombeau.

Elle n'en eut pas besoin pour son retour ; instantanément guérie, elle marcha fort bien jusque chez elle.

À Lamballe, la veille de la fête de Saint Maudez qui guérit les personnes mordues par des reptiles et les enfants atteints des vers, les juges de la Cour de Lamballe et les notables de la communauté de ville allaient, précédés de fûtes, de tambours et de binious, cueillir des rameaux pour garnir la chapelle. Au retour, le gouverneur en charge de l'Hôtel-Dieu leur offrait une collation et, alors, les danses commençaient. C'était un vrai Pardon breton. On a fait remarquer, à l'occasion de ces réjouissances, que les fleurs, les danses et les divertissements se trouvaient partout, en Bretagne, durant le Moyen-Âge. Les guerres civiles et religieuses et la perte de sa nationalité ont contribué à la dépouiller de sa foi et de ses mœurs patriarcales.

On croit que ces usages et ces processions ont cessé, à Lamballe, au cours du XVIII^e siècle.

Le pèlerinage de saint Maudez, solitaire breton du VI^e siècle, autrefois aussi populaire que Saint Yves et saint Hervé, attirait la foule dans la vieille cité.

Il reste le patron titulaire de la chapelle Notre-Dame de l'Hôtellerie, aujourd'hui l'Hôtel-Dieu, situé à l'angle de la rue Courbe et de la rue Saint-Lazare.

On y accourait de fort loin et on y amenait une multitude de malades et d'infirmes. Ce Pardon avait acquis une renommée assez grande pour prendre rang dans un dicton populaire du Moyen-Âge, on le comparait, pour l'importance, au Sacre ou Fête-Dieu d'Angers et aux Rogations de Poitiers.

Un petit oratoire, en l'honneur de sainte Juvette, sœur de saint Maudez, avait été construit près de la route de Moncontour, en face de la ferme du Champ de Foire. Les débris d'une vieille croix en conservent le souvenir.

Le nom de sainte Juvette a été défiguré au cours des siècles.

Une dévotion restée populaire engage les futures mamans, lorsqu'elles passent devant cette croix, à se signer et à réciter une prière en l'honneur de sainte Couvette ou Juvette. C'est un hommage rendu à une sainte dont la tradition s'efface chaque jour, mais sainte Juvette devait certainement protéger les mères.

Les guerres de la Ligue, les sièges soutenus par la ville et le château, les pillages des Anglais et des lansquenets allemands, tous gens impies et blasphémateurs ont effacé jusqu'au souvenir de ces fêtes.

Le Président des " Amis du Vieux Lamballe " m'a aimablement demandé un article sur notre cité historique de Lamballe, au passé si passionnant et tumultueux.

Il ne me paraît pas qu'il y avait quelque intérêt à reprendre, en résumé, l'histoire de notre ville, j'ai tenté au mieux de la fixer, sous le titre

" La Vie des Lamballais depuis l'an 1000 ".

Point n'est besoin d'évoquer les noms d' Eudon, de Geoffroy l^e, de Jeanne de Penthièvre, de Mauclerc, de Charles de Blois, de Marguerite de Clisson (Margot), de Jean de Brasses, de Mercoeur, de la Princesse de Lamballe, du Comte de Toulouse,.. d'évoquer la rivalité Blois-Montfort, les fortifications de l'ancienne cité, les sièges qu'elle a soutenus, les épidémies, la destruction des châteaux, etc... à des Lamballais qui maintenant situent bien ces personnages ou ces situations dans notre histoire locale et souvent nationale.

Ils sont tout aussi bien au courant des Cormeaux, Gallet, Boishardy, La Rouërie, des Villirouët, de nos anciennes grandes fêtes, laïques ou religieuses, de nos presque contemporains célèbres, les Jobert, les Calmette, Téry et autres Mathurin Méheut...

Il n'est pour tous si la mémoire leur fait défaut, que de se reporter aux livres sur Lamballe.

Mais, je voudrais dire combien le Syndicat d'Initiative est tout à fait d'accord avec les " Amis du Vieux Lamballe ", avec lesquels, il a tant de contacts, pour proposer au Conseil Municipal, sur sa propre demande, des noms aux rues nouvelles, rappelant notre illustre passé.

Nous nous sommes concertés et mis d'accord et je ne manquerais pas, en ma qualité de Président du Syndicat d'Initiative, de Conseiller Municipal, et membre des " Amis du Vieux Lamballe ", d'appuyer nos propositions auprès du dit Conseil Municipal, fort bien disposé à cet égard,

Jean MARTRAY

Voici quelques noms que nous avons proposé à Monsieur F. Labbé,
maire de Lamballe, et au Conseil Municipal.

Rue des Potiers	Rue au Charvre
Rue des Cordiers	Rue au Lin
Rue des Tanneurs	Rue aux Roles
Rue des Mégissiers	Rue aux Pois
Rue de la Princesse de Lamballe	Rue de Boismardy
Place du Cidre	Rue de la Fouerie
Avenue du Gouessan	Rue aux Chevaux
Promenade des Petits Fossés	Rue des Artisans
Rue du Papegault	Rue Bienheureux Charles de Blois
Rue des Gastadours	Rue de l'Abbé Cormeaux
Rue Du Guesclin	Rue des Doutes
Rue du Duché	Rue Eudon de Penthièvre
Rue des Ducs de Penthièvre	Rue Saint-Amateur
Rue des Princes de Lamballe	Caserne des Pompiers : Louis Boschat
Salle voutée sous l'église Notre-Dame : Galerie des Princes.	

Rue Duretal

Duretal en Hénansal était un des postes avancé du Penthièvre, vaste fort en terre contre les barbares, selon les auteurs la rue Duretal serait une déformation du mot Duretal.

M. Aulanier

Juriconsulte, décédé à Saint-Brieuc, auteur d'un traité sur le domaine congéable.

Alain Chiquet

Qui prit part au combat des Dix, à Rome en 1376, dans lequel dix Bretons vainquirent dix Allemands.

Abbé Cormeaux

Saint Martyr de la Révolution Française, décapité à Paris en 1794, célèbre prédicateur, recteur de Meslin et de Plaintel.

Abbé Gallet

Auteur des mémoires sur l'histoire de Bretagne.

M. Maréchal

Célèbre littérateur.

Père Aimé Boscher de la Villéon

Premier Français qui fut Supérieur Général des Capucins. C'est lui qui apporta à Lamballe les reliques de Saint-Amateur. Il est né à Landéhen.

Louis Boschat

Doyen des Pompiers de France, s'enrola à l'âge de 14 ans à la Cie de Lamballe, décédé à 80 ans, ce qui lui fit 66 ans au service des pompiers de Lamballe dont il équipa et structura avec un dévouement à toute épreuve la compagnie de sa ville natale. Il en fut le Capitaine. Fut de nombreuses années au sein du Conseil Municipal. Il eut les honneurs de la cité lors de ses funérailles. Est le demi-frère de Mathurin Méheut.

Un grand orateur religieux de Lamballe,
L'Abbé CORMEAUX

Le drame devait se nouer le jour où l'Assemblée Nationale voulut faire appliquer la constitution civile du clergé, c'est-à-dire l'élection des curés et des évêques. Une telle violation de la loi ecclésiastique ne pouvait être acceptée par les prêtres et les fidèles.

Dans les Côtes-du-Nord, un homme devait être le symbole de cette résistance catholique au schisme organisé par les législateurs de Paris, ce fût l'Abbé Cormeaux, recteur de Plaintel.

L'Abbé Cormeaux était né le 10 novembre 1745 à Lamballe, où son père avait acheté la charge de notaire royal. A Lamballe, en ce temps là, la suzeraineté du Duc de Penthièvre restait toute nominale. Les habitants ne voyaient pas souvent leur Seigneur. Celui-ci, il est vrai, n'y avait plus de résidence depuis que Richelieu avait ordonné la destruction du château, sous prétexte que ses tours féodales étaient un défi à l'autorité de l'Etat.

Dans cette petite cité de Lamballe, la vie s'écoulait paisible, à l'ombre de la collégiale Notre-Dame, jadis chapelle des Ducs.

Ayant quitté sa famille pour le collège de Saint-Brieuc et ayant achevé ses humanités, il partit pour Paris où sa famille désirait qu'il poursuive ses études, puis revint un an après au séminaire de Saint-Brieuc (la Grenouillère).

En 1770, il fût ordonné prêtre à Tréguier, n'ayant pas pu prendre possession de son siège, il revint habiter chez ses parents à Lamballe.

En ce temps, il y avait plus de prêtres que de postes disponibles.

En 1772, il est nommé vicaire à Meslin et y resta 7 ans. C'est là que se révélèrent ses dons d'orateur. Il eût bientôt tant de succès, que les paroisses des alentours le demandaient chaque dimanche.

En 1779, ayant le choix de deux paroisses à pourvoir : Plaintel et Pluduno, Plaintel étant la plus vaste, la moins riche et la plus éloignée de Lamballe, il la préféra par humilité. Pendant 12 ans, il parcourut sa paroisse. Celle-ci était médiocre à l'origine,

il en fera une paroisse fervente.

En 1785, son vieux rêve est exaucé, il est nommé Directeur des Missions de Haute Bretagne. Il parcourt le diocèse : Quintin, Moncontour, Erquy, Pléneuf, Plédran, Plœuc, et bien d'autres ont sa visite et entendent sa parole ardente.

L'abbé Cormeaux ne faisait pas de politique, accueillait les événements de la Révolution naïvement sans crainte. Il est vivement critiqué, parce qu'il ne prend pas position.

Les institutions nouvelles font bon ménage avec l'église.

Pour la clôture d'une séance, tout le monde se rend à la cathédrale de Saint-Brieuc, où en présence du vénérable chapitre, le Recteur de Plaintel prononce le discours final. Ce fût le thème d'éloquence pour l'avenir.



Ayant retenu l'attention des électeurs, il est élu conseiller général, puis président de l'assemblée départementale. Mais peu de temps après, il se démet de ce poste, pour protester contre la constitution civile du clergé. Dès cette démission connue, elle fait grand bruit dans toute la ville de Saint-Brieuc. Le lendemain, une émeute éclate, il faut faire appel aux soldats du régiment de Poitou pour rétablir l'ordre.

Dès lors, ses ennemis font courir le bruit, qu'il est le véritable responsable de la révolte. Devant cette accusation calomnieuse, le 27 Octobre, il publie un mémoire justificatif, contenant son discours de démission et explique son opposition irréductible à la constitution civile. Cela fait beaucoup de bruit, Cormeaux passant pour avoir acquis les idées nouvelles.

Peu de temps après, le 14 Mars 1791, c'est une assemblée hétéroclite de libertins et d'incroyants qui élira comme nouvel évêque l'Abbé Jacob, recteur de Lannebert, ainsi que tous les nouveaux vicaires et abbés. Sur 1000 prêtres, à peine 200, jurent d'observer la constitution civile du Clergé. On révoque les réfractaires de leurs fonctions, l'Abbé Cormeaux est frappé l'un des premiers.

Se refusant à assister aux offices schismatiques, les paysans veulent témoigner au grand jour pour leur foi. Ils se rendent en pèlerinage aux sanctuaires les plus connus. L'abbé Cormeaux, organise ceux-ci. Les municipalités révolutionnaires s'inquiètent de ces attroupements et interdisent tous pèlerinages. Peine perdue, ne pouvant plus prier le jour, ils s'organisent la nuit. Les révolutionnaires invectivent l'Abbé Cormeaux, "ce terrible homme", "ce fanatique personnage".

Le 16 Juillet, les autorités de Saint-Brieuc sont en effervescence, une troupe de paysans se dirige vers la chapelle de Bon Repos; ils craignent que ceux-ci, ne veuillent délivrer le recteur de Plédran, qui vient d'être emprisonné. On fait appel à la troupe. Au bourg de Saint Julien, les soldats rencontrent les paysans qui chantent:

"Ecrasez les juroux, rendez-nous nos rectoux! Des habits bleus et des juroux,
Saint Cormeaux, délivrez-nous !"

Les soldats prennent peur et tirent. De nombreux blessés restent sur le terrain. Pour éviter cela à nouveau, l'Abbé Cormeaux suspend les processions. L'ancien recteur de Plaintel est obligé de se dissimuler, mais continue son apostolat en cachette aux catholiques fidèles.

Au mois d'Octobre, les paysans de Plémy chassent à coups de fourche le prêtre assermenté qu'on veut leur imposer. Une fois de plus, les autorités s'en prennent à l'Abbé Cormeaux, qu'elles jugent responsable du fanatisme des populations égarées.

Ne voulant pas compromettre ceux qui lui donnent asile, il décide de partir pour Paris, où il exerce son apostolat Faubourg Saint Germain. Il prêche beaucoup de retraites au séminaire irlandais, asile inviolable, ayant la caractéristique d'être une possession britannique. Exerçant clandestinement son ministère, c'est en revenant d'une pieuse visite à Pontoise qu'il est arrêté.

Il sera emprisonné à Versailles puis transféré à Paris.

Comme dans toutes ces époques troublées, la justice est expéditive, comparant devant le tribunal révolutionnaire comme prêtre réfractaire, il sera condamné à mort.

Il gravira l'échafaud le 9 Juin 1794.

Durant les troubles qui agiteront la Bretagne, jusqu'à la signature du Concordat, les paysans catholiques ne cesseront de lui rendre un véritable culte.

Mon Vieux Logis

Au bas de la place de ma ville natale
 Était la maison où je vis le jour
 Sa disparition fut vraiment brutale
 On la jeta par terre pour toujours.

O, pauvre vieille maison que j'aimais,
 Et où s'écoula ma jeunesse,
 J'éprouve en y pensant de la tristesse
 Elle est disparue à jamais.

C'est qu'elle était quatre fois centenaire
 La charpente et le toit n'y tenaient plus
 Sa structure était bien peu ordinaire
 Aucun confort, mais je m'y étais plu.

Elle avait le vrai caractère antique
 Que lui donnait son ancienneté
 La façade était en torchis, jeté
 Entre des montants de chêne rustiques.

Le toit semblait un bateau renversé,
 Sur le devant, une grande lucarne,
 Derrière, se trouvait une mansarde
 Où je logeais, dans le bon temps passé.

Le logement n'était pas d'importance
 Nous étions même à l'étroit
 L'hiver, il y faisait souvent bien froid,
 Mais nous n'y regrettions pas notre existence.

Des enfants, chaque jour à la même heure
 Venaient courir autour de l'isolée,
 Et avec elle est partie leur bonheur
 Ils en furent bien attristés.

Maintenant, il n'est plus rien sur la terre,
 Et il faut bien se faire une raison
 On ne peut s'attacher à des pierres,
 Je regrette quand même ma maison.

H.L.



Cette maison était située devant la Maison du Bourreau dont elle était séparée par la petite place du Pilon. Elle fut abattue dans les années 1933 - 1934. Le parterre existant actuellement, en occupe une partie.

Histoire de Lamballe en passant par l'Amérique

Près des marches de l'église Saint-Jean se trouve une maison datant du 18^{ème} siècle ayant eu pour propriétaire Monsieur de la Guyomaraux, marié à Marie-Jeanne Micault de Mainville, dont le frère fut maire de Lamballe de 1786 à 1790.

L'un des amis de cette famille, et je dis ceci au moment où l'on va fêter le bi-centenaire de l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique, de la Rouërie, sans avoir un nom aussi glorieux que la Fayette, fut l'un des héros qui participa entre autre à la prise de la redoute de Yorktown, avec le détachement français, prise qui fut d'une grande décision sur la guerre d'Indépendance et dont Monsieur Pompidou, Président de la République, fit allusion dans son allocution prononcée lors de sa visite aux U.S.A. en 1970. Le 16 février 1780, le Président des Etats-Unis, Georges Washington, envoya au Roi de France un certificat pour témoigner combien il admirait la Rouërie connu là-bas sous le nom de Colonel Armand et combien il avait d'estime pour lui.

Pendant la Révolution, mais ceci est une autre histoire, il mourut dans la propriété des de la Guyomaraux, près de Saint-Denoual. Sa tombe se trouve dans un petit bois près du château.

René LEROY

Histoire d'un combat singulier où un Lamballais participe

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de France, et en l'occurrence à la Bretagne, connaissent le mémorable combat des Trente, dont plusieurs combattants étaient originaires de notre région, tels les sires de Pontblanc.

Mais voici un autre combat, aussi simple et beaucoup moins connu.

C'est au château de Plessis-Budes, paroisse de Saint Carreuc, près de Saint-Brieuc, que naquit au XIV^e siècle Sylvestre de Budes, dans une vieille famille bretonne. Il s'était distingué longtemps près de Du Guesclin, ensuite il leva une armée de plusieurs milliers de Bretons et se mit au service du pape Grégoire XI, qui tentait de reconquérir ses états italiens.

A la tête de ses hommes, Sylvestre de Budes emporta d'assaut le château Saint-Ange, le Capitole et enfin se rendit maître de Rome en 1377. La dignité de "Gonfalonier" de l'Eglise lui fût décernée.

Un jour, de Budes se prit de querelle avec un Seigneur Allemand, l'esprit national aidant, chacun des deux querelleurs vit bientôt plusieurs de ses compatriotes venir à leur aide. Pour trancher la chose, il fût convenu d'une rencontre à égalité.

Devant une foule immense de romains, le combat eut lieu :

10 ALLEMANDS et 10 BRETONS.

Parmi les Bretons, se trouvait Alain Chiquet de Lamballe.

De Budes, à la tête des Bretons sortit vainqueur de ce combat.

Tombé, bien après, en disgrâce, il eut la tête tranchée à Mascon, par ordre du pape Clément VII, persuadé que de Budes pactisait avec Urbain VI (nous étions alors à l'époque du grand schisme, où deux papes s'affrontaient, l'un à Avignon, l'autre à Rome).

Reconnaissant ensuite son erreur, ce pontif modifia le blason des de Budes, en mémoire du sang injustement répandu.

Transmis par R. BILLAUD

Saint - Alban

Si vous désirez voir un ancien bourg rural que la civilisation moderne n'a pas encore détruit, venez à Saint-Alban.

Elevé de près d'une centaine de mètres, le site domine - " au bas de la source " -- une vallée verte où court un ruisseau au nom enchanteur : " la Flora ", aux jonquilles abondantes, à la saison.

Le " ~~chemin~~ chemin ferré des Romains " sillonne le pays d'est en ouest, venant du " chemin chaussé ", limite de la Bouillie et d'Hénansal, et s'en allant vers Planguenoul, et les Ponts Neufs.

Il traverse le bourg au sud de l'église moyenâgeuse et, déjà, de 1556 à 1691, des " aveus " (reconnaissance de vasselage et de dépendance juridictionnelle) signalaient que les maisons, terres et métairies du Frost, de Belair et de la Ville Séran, (que vous pouvez voir) formaient la plus grande partie du contour et enclave de l'église.

Cette église, reconstruite à diverses époques, comporte un chevet plat avec vitrail rayonnant du XIV^e, classé par les Beaux-Arts (assez facile à dater grâce à de petits écussons). L'intérieur mérite un examen attentif.

Le patron de la paroisse est Saint-Alban, premier martyr d'Angleterre sous l'occupation romaine, (St-Albans, au nord de Londres), dont le souvenir est rappelé une quinzaine de fois dans notre pays.

En descendant vers l'orient et en continuant tout droit par le chemin qu'empruntaient les pèlerins du Tro Breiz, vous arriverez à la chapelle Saint Jacques le Majeur, d'origine ou d'inspiration templière, ainsi que certains détails le montrent.

Cette chapelle gothique du XIV^e, monument historique, possède un remarquable porche, l'intérieur a été restauré par les Beaux-Arts en 1953. L'ensemble intéressera les connaisseurs.

A côté, le Château-Preux (peut-être habité par des chevaliers) et, tout autour des noms de lieux pourront susciter l'attention des spécialistes.

Le hasard de promenades vous fera apercevoir de vieilles demeures - anciens manoirs, "clos", "hôtés", "hostelleries" - le chemin du bas de la source à Pléneuf, vous fera connaître " Fleur d'Aulne ", lieu de naissance de Guillaume Pinchon, homme de caractère élu évêque de Saint-Brieuc en 1220, canonisé en 1247, dont le souvenir est perpétué par une chapelle.

Très vieux pays où les civilisations se sont succédées.

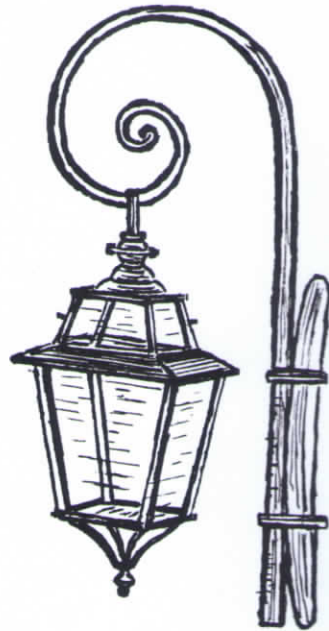
Vous passerez, là, auprès d'un ancien souterrain de l'âge du fer et vous apprendrez peut-être, qu'ailleurs des haches de pierre polie ont été trouvées et plus loin de la tuile romaine.

Les amateurs de chemins ombragés, près desquels tinte l'eau courante, ne regretteront pas leurs recherches.

Louis RALLON

LES NOCES DE PERRETTE

Vé t'y entendu causé d'un piaisant mariage,
Pu vous en entendrez parler
Vous rirez davantage,
Et de Juliau Ergoton et de Perrette Ferrailon.



La première faï qui s'entr'causirent, fut d'leurs amorettes
Le grand Juliau lui a d'mandé : "M'aimes-tu ben Perrette,
Et vertu - Dieu, si tu m'aimes ben,
Bouter ton bé contr'l' mien !"

La deuxième faï qui s'entr'causirent, fut d'leurs épousailles,
Y n'y avint que des braves gens et non pas d'la racaille
Douze aveugles et quinze teigneux
Quatorze bouéteux et seize nez-creux ?

Les bouéteux et les nez-creux marchint avec vitesse
C'était pour accompagner la charmante Perrette
Et vertu- Dieu, étint des gars
Qui portint marotte à lous bras.

Mais quand c' fut l'lend'main, l'lend'main des noces,
Le grand Juliau n'avait mangé qu'des preunes et des blosses
Et j'eu n'sais quéqu' failli naviau
Qui n'était ni cuité ni chaud.

La petite Perrette, pour lapaiser,
S'mit à lu faire des gauffes,
A fur et à mesure qu'elle les faisait
Il les gobait toutes chaudes,
Il en mangeait six o du lait, douze o du beurre,
Quinze au graisset,

Le grand Juliau a tant mangé
De ses grosses galettes
Qu'il s'en fut par d'rrière l'auté
Larguer son éculette,
Il en fit un si gros mousset
Qu'il en aiguésit son oeillet.

Raconté par René VROT

Recueilli par G. PENVERN

L'artisan et l'artiste

Bien avant la guerre de 1914-18, le jeune compagnon Jacques Guillot, natif de Lamballe, travaillait comme ouvrier ébéniste à l'entreprise des Etablissements Louis-Boschat -fabrique de meubles et et Entreprise Générale de Bâtiment, Boulevard des Haras à Lamballe.

Louis Boschat, dont la mère tomba veuve, eut un demi-frère lorsqu'elle se remaria, ce fut Mathurin Méheut.

L'enfant, doué dès son jeune âge pour la peinture, fit l'heureuse carrière que nous connaissons et dès l'âge de 26 ans sa réputation d'artiste dépassa les frontières de notre pays puisqu'il courut le monde et revint du Japon en 1914 pour rejoindre son régiment sur le front, il était âgé de 30 ans.

Jacques Guillot et Mathurin Méheut travaillèrent ensemble à l'entreprise familiale durant plusieurs années. Mais, l'artiste s'envola vers d'autres cieux.

Son cousin, Claude Avril, reçut Mathurin Méheut durant l'année 1938 et emmena celui-ci prendre un verre chez Georges Pincemin, lui aussi artiste peintre, qui tenait la Chaumière, rue basse. Le café était tapissé des tableaux du tenancier qui peignait pour son plaisir. Mathurin Méheut fit des compliments à son jeune élève et quitta l'auberge avec son cousin Claude.

Arrivé place du Martray, il voulut saluer la "Mère Boishardy" (qui tenait l'actuel café du Martray). Les deux hommes s'assirent devant une bolée, lorsqu'ils virent monter Bario un menuisier conduisant son vélo à la main, le dos chargé d'une musette de laquelle dépassait une longue varloffe, une scie et pleins d'outils.

- "Qui c'est", demanda Mathurin à Claude ?

- "Mais, tu le reconnais bien, c'est ton compagnon de chez Louis Boschat, c'est Jacques Guillot."

L'artiste héla le menuisier et l'invita à se joindre à eux pour déguster une bolée de cidre bien goulayant.

- "Alors Jacques, qui qu'tu d'viens depuis trente années ?"

- "Ben Matho je sé toujours chez ton frère, chez Louis Boschat."

Ca fait quèqu' chose comme 40 ans que j'sais dans l'entreprise, je sé à c't'heure un des pu vieux!"

Mais t'ail, Matho, je n't'on pas r'vu dans l'paye depuis longtemps, on n'oué pu causé d't'a.

Qui qu'tu d'viens ? T'es ti toujours dans l'bâtiment ?"

Conté par Louis Gouret

Recueilli par Geo. Penvern

DICTONS DU PENTHIEVRE

Comme on cause dans l'pays de Lamballe

Deux hommes qui s'embrassent :

- "Va faire biau anné, les cochons s'lichent."

Un femme monte sur une chaise :

- "Va faire biau anné, les oués sont perchées".

On raconte encore,

Nous voici à l'époque où l'on s'en va par les champs et par les grèves récolter le goémon qui engraisse les terres autour de Lamballe, rappelons cinq malicieux proverbes :

- "Tout engrais de mer sablonneux vaut plus qu'engrais de mer sableux."

- "Demeures-tu sur le bord de la côte ?
Profites-en quand la mer n'est pas haute,
Fais apporter sur ton champ, goémon,
Coquillages, algues, herbe et sablon."

- "L'engrais de nos plantes marines,
Vaut bien l'engrais de nos latrines".

- "Que les enfants soir et matin partout recueille le crottin."

- "De divers fumiers le mélange amène le grain dans la grange."

On ne coupe pas le bois à la pointe de la lune et selon l'orientation des vents, mais 3 jours avant et 3 jours après. (Vieilles coutumes paysannes du Pays).

"Noël au pignon, Pâques aux tisons"

"Neige vaut fumier."

"A la Sainte-Catherine,
tout bois prend racine."

"S'il y a du soleil la vigile de Noël, il y aura des pommes pour la saison dans l'autre année."

"La lune de Noël gouverne le temps jusqu'à la Saint-Jean."

"Noël sans lune, de trois brebis il en rest une."

"S'il pleut le jour de la Saint-Médard
Il pleut encore quarante jours plus tard,
A moins que Saint-Barnabé
Lui coupe l'herbe sous le pied."

"S'il tonne en avril, prépare tes barils,
S'il tonne en mai, prépare tes greniers."

"Quand Saint-Médard est sec
On oublie les sept dormants
Qui remettent le temps
Et on ne craint guère Sainte-Marguerite
Où la pluie est maudite."